Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 12

Artikel: Une ancienne maison de pianos
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225179

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

c'est moi, François Brailloud, qui vous ferais les cornes. Rappelez-vous de ça !

Et il vida son verre d'un trait.

La Fanchette, rouge comme une pivoine, cacha sa figure dans son voile de mariée. Jean-Louis lui chuchotta quelque chose à l'oreille qui la fit rougir encore un peu plus, tandis que tout le monde riait de la « sortie » du beau-père.

Ulysse, le maréchal, de sa voix de première basse à faire trembler les vitres, chanta trois couplets de « Montagnes des Pyrénéées... que les hommes accompagnaient au refrain. Puis le major de table donna la parole au père Perrotzet pour une chanson. Celui-ci, décidément bien parti pour la gloire, recommença trois fois :

« Petite fleur... petite fleur... ferais tout... tout ton bonheur... mais n'alla pas plus loin. Tout le monde riait et criait « Bravo », pour lui faire plaisir quand même.

— Monsieur l'instituteur, c'est à vous !

Le régent qui s'y attendait depuis longtemps, prit la parole.

— Chers époux ! C'est le moment qu'à mon tour, je vous félicitasse...

— Qu'est-ce qu'il jacasse ? demanda à son voisin l'oncle Jérémie, un peu sourd.

— ...afin que, sur le chemin du bonheur, vous pussiez.... Le reste du beau discours du régent se perdit dans le brouhaha des conversations et du cliquetis des verres.

Mais tout a une fin, les repas de noce et les chansons. La jeunesse sentait des picotements dans les jambes.

— Ce rond de danse, après tout, n'a pas été monté pour les poules !

Hans et son accordéon furent « aguillés » sur un tabouret placé sur une table et : En avant la musique ! La valse de Loutrebaque exerça son effet émoustillant ; les couples se formèrent. Le père Perrotzet poussa du coude son épouse.

— Julie,... si on en essayait une, rien que pour voir ?

Les jeunes époux firent quelques tours, les yeux dans les yeux, puis s'éclipsèrent, ni vu, ni connu, car ils avaient d'autres tours à faire, le tour de noce, pour commencer. Bon voyage !

(Tous droits réservés). *F. Wœlfli.*

LAHARPE A STAPFER

I.

LES Vaudois ont célébré une fois de plus le 24 janvier, cette date qui marque leur affranchissement de Berne.

Un nom est sur toutes les lèvres, celui de Laharpe. Tous les autres gravitent autour du sien et personne ne saurait l'oublier. Sans doute, l'homme était intransigeant, prédisposé à la colère quand il rencontrait des obstacles. Plusieurs de ses paroles furent blessantes, mais il aimait tant son petit pays de Vaud et la Suisse par dessus qu'il est bien pardonnable de ne pas avoir agi en diplomate comme d'autres dont la modération était indispensable pour équilibrer les esprits et donner une constitution adaptée aux circonstances. Et s'il est vrai que ses qualités n'étaient pas toutes prisées de Bonaparte, il n'en reste pas moins que celui-ci apprit beaucoup par lui à nous connaître et à nous apprécier.

Partout, en Suisse et malgré le passage agité de Laharpe au Directoire helvétique, on sut reconnaître les belles qualités de cet homme qui suscita des amitiés inaltérables, attestées par sa correspondance avec les Stapfer, les Rengger, les Usteri, les Ochs et tant d'autres.

Nous voudrions nous en tenir aux lettres échangées avec Stapfer,[1] le ministre des Sciences et des Arts et plus tard, notre ministre à Paris. Elles font connaître moins les circonstances politiques de Laharpe que sa vaste culture et son cœur simple, ouvert aux plus douces émotions. Le caractère est pris sur le vif.

Philippe Stapfer était dans sa retraite de Belair, près Versailles et Laharpe à Plessis-Piquet, où il avait aussi une propriété. Tous deux aimaient la campagne et s'ils ne maniaient pas la charrue comme Cincinnatus, au moins puisaient-ils aux champs le bonheur de vivre et de résister aux dépressions morales qui assaillent tout homme supérieur. Laharpe est le plus avancé, il demande à son ami s'il tient « la bêche, la tournée, la pioche, la serpette » comme lui, à quoi on lui répond (c'est en été 1808) :

« Vous me trouverez à l'A B C de mon nouveau métier ; à peine connais-je les arbres de vingt pieds de hauteur... je ne suis qu'un frelon, *fruges consumera natus,* très mécontent de ce que notre haricotier qui, par courtoisie, s'appelle un jardinier, nous fournit... Ma femme aurait aussi grand besoin des directions bénévoles et éclairées de Madame Laharpe. »

Laharpe n'en a pas moins l'intention de vendre sa campagne, mais il ne veut s'en défaire qu'à un prix raisonnable et en attendant, il se fait construire deux nouvelles chambres pour réaliser surtout un projet qui lui était cher depuis longtemps, avoir suffisamment de place pour loger convenablement les livres de sa bibliothèque. Et il a à ce propos une curieuse phrase qui montre son irascibilité: « Les malheureux ouvriers m'ont plus impatienté que ne fit jamais Mme Socrate... » Se proposant de passer l'hiver à Paris, il demande à Stapfer s'il restera à Belair ou s'il reviendra, lui aussi, « à Babylone », mais les fonds sont à la baisse : « ...Grâce aux belles choses qu'on fait dans le nord, notre revenu se trouve réduit aux 2/5... Nous cherchons, occupation que Dante aurait pu ranger parmi celles de son purgatoire ».

Le reste de la lettre est consacrée à Fellenberg pour qui Laharpe n'a qu'une admiration limitée! Un trait est décoché aux gazettes de sa patrie ; au lieu de donner des renseignements précis sur ce qui s'y passe, elles « s'occupent quelquefois de sottises dignes du XIe ou même du ...XIXe siècle ». Quant à l'établissement de Pestalozzi, il s'écarte de son but : former des instituteurs pour des écoles populaires. D'où un de ces accès de mauvaise humeur fréquents chez cet homme aux sentiments si délicats : « ... Mon canton ne fait rien pour l'établissement de Pestalozzi. L'esprit de l'*alma asinana Lausonnensis* paraît décidément contraire à la propagation des lumières... ».

Laharpe était un impatient, il voulait brûler les étapes. Il lui était aisé de critiquer à si longue distance.

II.

Un mois après, Laharpe revient sur le compte de Fellenberg, dont M. de Lasteyrie a visité l'établissement, qui lui a fait bonne impression, ce qu'il dira à Paris. Mais les terribles préventions de Laharpe sont prêtes à faire encore des leurs ; il a l'air de croire que le grand éducateur n'a pas suffisamment de poigne pour résister aux influences réactionnaires. Stapfer lui ayant, d'autre part, communiqué les journaux de Pestalozzi et de Niederer, leur lecture l'amène à dire « ...qu'ils sont entrés dans une mauvaise route. »

Laharpe s'est procuré chez Cotta un ouvrage de Heeren sur les Croisades. Stapfer lui dit que l'Institut a couronné ce livre, qui sera traduit en français. Contrairement à son correspondant, l'ancien ministre des Sciences et des Arts reste optimiste :

« J'ai une grande facilité à voir les choses par le côté plaisant, mais le diable n'y perd rien et ma gaieté est plus dans mon esprit que dans mon âme, et je verrais encore plus noir si je voyais l'avenir sous des couleurs aussi sombres que vous. Mais j'ai un fonds d'optimisme incurable, et puis je vous avoue que je compte beaucoup sur Némésis. En attendant, je défriche et je veux planter comme si j'étais certain que mes enfants pourront un jour s'asseoir paisiblement sous l'ombre que je leur prépare, et comme si je prévoyais un tems où les hommes ne seront plus en coupe réglée... » Mais avant de recevoir une réponse à cette lettre, Stapfer en écrit une seconde pour compléter la première sur quelques points.

Dans sa lettre du 18 septembre 1808, Laharpe se plaignait, à propos d'une «Geschichte der Litteratur » d'Eichhorn, « dont il avait déjà paru pour 5 à 6 volumes, de MM. les auteurs allemands qui se moquent un peu du public, en ne terminant pas leurs ouvrages et en recommençant toujours de nouveaux... » Stapfer fait chorus : « Les hommes de lettres de ce pays entreprennent toujours trente-six choses à la fois. Eichhorn, par exemple, au lieu d'achever son « Histoire générale de la littérature » en en donnant le 3e volume attendu depuis longtemps, publie l'histoire de quelques branches particulières, de manière que nous avons le 4e et le 5e volumes de son ouvrage avant d'en avoir obtenu le 3e... » Mais, somme toute, ce n'est pas sa faute ; ce 3e volume s'occupait des littératures du nord, et il fallait, ce qui ne pouvait être que très long, attendre les contributions des savants d'Esclavonie, de Hongrie, etc.

A noter encore que Stapfer fait déposer chez le portier de Laharpe, No 19, rue des Petits-Augustins, un des deux exemplaires de l'ouvrage de Villiers que celui-ci a écrit sur les Universités de l'Allemagne protestante ; et il accompagne l'envoi de cette piquante remarque: « Je suis sûr que vous serez fort content de l'ouvrage de Villiers; l'introduction explique parfaitement les causes qui ont empêché et qui empêcheront peut-être toujours les Français de goûter les productions de l'esprit et surtout de l'âme teutoniques ».

On devrait relire l'ouvrage de Villiers « Coup d'œil sur les universités de l'Allemagne protestante ».

(A suivre). *L. Mogeon.*

[1] *Quellen zur schweizerische Geschichte,* t. XI et XII.

BOITE AUX LETTRES.

Un de nos fidèles abonnés nous écrit :

Le « Conteur Vaudois » serait-il assez gentil pour demander à ses lectrices dans un de ses prochains numéros si l'une d'elle connaîtrait la recette exacte pour confectionner un « berthoud », cette préparation au fromage et aux œufs, un peu dans le genre d'une fondue, mais que chacun mange dans son assiette. J'en ai mangé une fois et en garde bon souvenir, mais je ne connais personne qui en sache le recette.

Le « Conteur Vaudois » recevra avec plaisir les réponses.

UNE ANCIENNE MAISON DE PIANOS

De père en fils, trois générations ont œuvré pour en faire ce qu'elle est actuellement: un commerce de réputation bien établie, une maison de toute confiance, nous avons nommé la **Maison Jean Huber, à la rue de Bourg,** dont l'existence et l'activité sont un des éléments de valeur du commerce lausannois.

Fondée à Lausanne en 1896, cette Maison de Facteurs de Pianos, fidèle à la tradition qui a contribué à faire sa renommée, n'a pas voulu sacrifier l'instrument de belle culture et pratique musicale personnelle qu'est le piano, aux instruments mécaniques, abolisseurs d'art, il y a là une fidélité à l'art pur, de la part de gens du métier, qui est à relever ; l'amateur, comme l'artiste, l'ont compris et c'est une des raisons qui font qu'on trouve des pianos de la Maison Jean Huber depuis la grande salle de concerts jusqu'au chalet, à la montagne.

Au cours d'une visite dans les magasins de la rue de Bourg, nous avons été frappés par le grand choix en marques suisses et étrangères. Bechstein, le maître des pianos, d'une sonorité remarquable, et dans les marques suisses, à souligner l'effort de la Maison Wohlfahrt, de Bienne, dont les modèles d'une bienfacture parfaite joignent une pureté de timbre à un touché délicat ; ses différents instruments en noyer du Caucase, palissandre ou acajou, sont un plaisir pour l'oreille et pour l'œil. Burger et Jacoby, Bosendorfer, Steinberg, avec son piano à queue « Baby », autant de noms qui font que chacun peut trouver dans la Maison Jean Huber le piano qui lui convient.

Nous rappelons au bon souvenir du public l'existence de bons commerces lausannois, tel que celui de MM. Jean Huber et ses Fils, qui, à côté de leurs magasins de vente, ont des ateliers de réparation, où l'on se charge de rendre beauté et sonorité aux instruments fatigués et vieillis.

Tous les locaux se trouvant à l'étage, il en résulte une diminution de frais généraux dont bénéficie la clientèle étendue de cette maison dont la renommée n'est plus à faire.

J. Bron, édit. resp. Lausanne. Imp. Pache-Varidel et Bron.

POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT